

Poésie d'ailleurs

Benjamin LISAN

CreateSpace Independent Publishing Platform Edition

Tout fini un jour

Adieu mes amis je vous aimais bien.

La vie était si belle et votre amitié m'était si douce.

Mais tout finit un jour ...

Tout comme les saisons et nos belles années,

Et nos jeunes amours délicatement écloses.

Passent les passiflores et les roses moroses.

Le temps s'écoule, sans espoir de retour,

Mais tout finit un jour ...

Ne pleurez pas, ne pleurez plus... Je vous aimais bien...

C'est le moment de ... se quitter.

24 HEURES CHRONO !

A la petite et grande aiguille...
A la minute de silence
Aux heures de solitude
Aux heures perdues
Aux heures des grandes écoutes
Aux heures creuses...
Aux heures pleines...
Où tout tourne de travers,
L'instant d'une seconde,
Le Temps d'une exécution,
Le temps qui fuit
Et d'un instant,
Et qui ne reviendra point ...
Rejouant sans fin,
Le mouvement perpétuel
Du tic-tac,
De l'éternel retour.

Inspiré du poème de Thierry François

(<http://thierry.francois.free.fr/poeme/auxheures.htm>).

L'Aigle noir

Les ailes de la nuit enveloppent les voiles de la campagne hallucinée.

Les fantômes s'exhalent des puits insondables et des façades éteintes.

Les revenants fuient les obscures citées perdues.

Une pâle terreur propage son glacial empire sur toutes les âmes du pays de la nuit.

Des serpents suintent silencieusement de cavités insondables.

Depuis longtemps le disque argenté a disparu de l'orbe céleste.

Un immense aigle noir a fondu sur la campagne et ses ailes ont recouvert tout l'horizon.

Ses serres ont terrassé le dernier grelottement de vie.

Tout espoir semble mort à tout jamais.

Mais revient l'aurore radieuse rayonnant de ses dards dorés.

Enfin, la lumière a triomphé de la nuit.

... jusqu'au ciel

J'irais vers toi, même si je devais aller au bout du monde,
Même si je devais affronter les dragons furieux des volcans,
Les typhons, les ouragans et les hurricanes,
Les précipices infranchissables, les montagnes inaccessibles,
Les cimes éternelles, les marais impénétrables,
Les gouffres sans fond, les sombres forêts sans fins ...
Pour toi j'escaladeraï les hauts sommets de l'Himalaya,
Les glaciers des Andes, le Mérapi d'Indonésie,
Les nobles séquoias de Yosemite.
Je grimperais jusqu'au ciel, tout là-haut
Pour rejoindre le château de ton cœur,
Perché dans l'azur de l'Eternité infinie,
Je monteraï patiemment chaque échelon doré
De l'échelle de Jacob qui touche aux cieux
Pour unir mon âme à ton âme dans le sanctum céleste,
Et m'élever jusqu'à la cathédrale illuminée de ton esprit.
J'irais aux limites des territoires connus,
Aux confins de l'œcoumène, de l'Alaska,
Au désert de Gobie ou en Sibérie,
De Tachkent à Samarkand,
De Boukhara à Oulan-Bator,
De l'Amour à l'Ienisseï,
Du Kamtchatka à Sakhaline,
De la Lune au Soleil,
Pour te rejoindre,
Et toucher enfin ton âme, ton cœur et ton amour ...

Pour l'amour d'un père

J'aurais aimé un père qui fut un roc.
Une statue de granite.
Un objet d'admiration.
Un point focal, un exemple de chaque jour.
Un homme droit à qui l'on peut de confier,
Une bouée à laquelle se raccrocher dans l'épreuve,
Une main tendue lorsqu'on va mal.
Qui vous tire toujours de l'eau noire du désespoir,
Qui fût la lueur, la lumière qui vous guide dans la nuit,
Un être sensible qui vous soutienne en toute circonstance.
Quelqu'un qui soit toujours là vos côtés,
Qui vous encourage dans vos espérances,
Qui vous vous aide dans vos projets.
Qui les comprenne,
Qui s'enthousiasme de vos enthousiasmes,
Un ami authentique et vrai,
Celui qu'on garde toute sa vie.
Un modèle que l'on chérisse,
Un homme magnanime et compréhensible,
Une personne au cœur humain,
Un homme rassurant et aimant,
Toujours généreux et « riche »,
Riche de sagesse et d'expérience,
Un homme qui n'a jamais de mépris aucun
Et qui respecte toujours les faibles,
Qui comprend tous malheurs et compatit
Dont les sentiments sont sincères et profonds,
Fidèles, indéfectibles,

Consistants, forts, permanents,
Doux comme l'or et solides comme le quartzite,
Indéracinables et éternels.
Un homme qui ne vous condamne jamais
Et ne vous juge pas,
Qui ne me juge pas sur les apparences
Et le superficiel de mes chemises,
Ou sur le pli de mes vêtements,
Mais sur la profondeur et la beauté de mes sentiments,
De mon être, de mon âme et de mon amour,
Et qui m'aime enfin ...

A toi

Je voulais t'emmener sur l'air d'une valse sans fin
Sur l'air de Lakmé ou sur l'air du large,
Et chaque jour, je pensais à toi,
A ton visage, à ton cœur,
A ton esprit, à tes yeux,
Et à chaque heure, ton souvenir me hantait
Et à chaque instant, je repensais à toi ...
Le rêve d'un jour, d'une nuit, d'une vie...

Ce coup de fil qui ne viendra pas

Je sais que tu ne m'appelleras pas,
Je sais que ma boîte aux lettres restera désespérément vide,
La sonnerie du téléphone ne raisonnera pas,
Mon appartement restera désespérément silencieux,
Les minutes et les secondes s'égraineront sans cesse,
Sans que rien ne troublera la sérénité du lieu
Et le découragement de mon âme,
Je resterais avec mes beaux rêves brisés qui ne veulent pas mourir,
Je sais que tu ne m'appelleras pas,
Je dois le comprendre,
Et pourtant que je rêve toujours de belles histoires,
Mais je sais que les beaux rêves ne sont que des contes de fée,
Empêchons alors que le cyanure de l'amertume
Empoisonne mon cœur,
Qu'il serait bon que je pleure enfin,
Que j'oublie tout cela,
Tel un baume cicatrisant,
Le temps effacera le brûlant de mon cœur.

Nous irons tous au bois

A potron-minet,
Nous irons tous au bois joli,
Nous irons tous au bois mignon,
Cueillir des bouquets de violettes,
De jacinthes et de jonquilles.

Nous irons tous au bois joli,
Cueillir les anémones, les renoncules,
Les hellébores et les primevères.
Nous irons au bois, entendre le coucou,
Le pic vert, le rossignol et les pinsons chanter.

Nous irons tous au bois mignon,
Glaner les glands et les châtaignes,
Les ceps, les bolets et les girolles,
Et nous y promènerons jusqu'à chien et loup,
Et quand le loup n'y est pas.

Mais quand viendra les vêpres,
Nous n'irons plus au bois joli.
Nous cheminerons vers le village mignon,
Et nous réfugier devant la cheminée,
Pour attraper les châtaignes, au tison, jetées.

Belle du Seigneur

Je voulais te voir belle comme les nuages du ciel,
Comme les fleurs des champs,
Les prairies au mois de juin,
Le flamboiement automnal des forêts canadiennes,
Les reflets miroitants du soleil sur la mer,
Le scintillement des cristaux de glace,
Les reflets bleus des glaciers de l'Alaska,
Les torrents limpides du Yosemite Park,
Les sages séquoias du Red Wood Park,
Les couleurs du Yellowstone,
Le soleil de minuit sur la toundra,
La neige en pays algonquin,
Les cascades pures des Rocheuses,
Les tapis de boutons d'or de l'île de Basshurs,

Et je voulais toujours me remémorer ton visage,
Et te garder à jamais dans mon cœur ...

Quête Chromatique

L'orbe de l'œil était dans le bleu pastel du ciel de Provence.

Tout était si évident comme le liseré bleu irisé et cendrée des monts d'Auvergne ou d'Alsace.

Tout était si simple comme la marine outre-mer des peintres du cap gris-nez.

Pourquoi a-t-il fallu que tout se dissolve dans les profondeurs du grand blues ?

Pourquoi me resta-t-il comme un goût de cyanure collu-bleu entre mes dents ?

Pourquoi ces sources du "nihil" indulines coulaient en moi comme tel un fleuve malachite ?

Mon œil s'éblouissait de lapis-lazuli d'avoir trop contemplé le soleil de la Méditerranée.

Tout se perdait dans le sanctuaire d'un volubilis intérieur comme dans un grand tourbillon tournesol indifférent.

Que pouvais-tu comprendre ?

Je m'étais fait tout petit enfant devant toi.

Le spinacker lavande de mon assurance s'étaient affalés devant toi.

Finalement, l'ouate bleu cobalt du sommeil anesthésia ma conscience. La sortie était au fond de mon espace intérieur.

Nacht und Nebel

Nuit et brouillard, ces deux mots résonnent dans ma tête,
Dans un état de conscience surréaliste où réalité et rêves se confondent.

Toutes les douleurs, les chocs semblent amortis comme dans du coton.

Les yeux mi-clos, Je patauge clopin-clopant dans la fange de mes hantises.

L'écho de mes paroles dans la nuit laiteuse exempte de l'astre sélène,

Se répercute à l'infini dans les fondrières de ma mémoire.

Lors de mes nuits blanches, j'avance dans le brouillard de ma conscience.

Je progresse lentement dans les eaux stagnantes de mon délire.

Je trébuche, comme par un croc-en-jambe de l'esprit,

Cherchant sans parvenir, frappant de mon bâton un chemin introuvable.

J'erre dans l'humidité opaque des méandres spirituelles aux exhalaisons délétères.

Soudain les saltimbanques, les trolls de la nuit se mettent à tintinnabuler de leurs clochettes,

Le réveil se met à sonner, il est temps de partir et d'accomplir ma sempiternelle tâche quotidienne.

L'œil de Caïn

Belle jeune fille pourquoi ton cœur est-il si dur ?

Que j'aimerais que ton cœur soit transpercé de cette flèche d'or, comme Sainte Thérèse d'Avila transfigurée par l'ange divin.

Fol espoir que tout ton être se convertisse à un monde de douceur, comme une eau de jouvence inconnue oignant et embellissant toute ton âme.

Peut-être des petites mains de feu, émanant du soleil d'Akhénaton, toucheront ta tête jusqu'au tréfond de ton âme, comme les flammèches du Saint-Esprit, dans un effleurement ou un frôlement saisissant.

Qu'un séisme cataclysmique t'envahisse et te remue, du tréfond de ton âme, et t'ouvre aux aspirations cachées de la compassion.

Chaud et froid / Cald and cold

Tu souffles le chaud et le froid,
Comme vent du Vésuve ou la flamme brûlante de l'Etna,
Tu es comme neige et feu mélangé,
Tu fais fuser les volutes de vapeur de mon imagination,
Tu es pyromane ou pompier des élans de mon cœur,
Tu es comme terre d'Islande glaciales et brûlantes ...
Tu es comme la mer, comme le flux et le reflux des flots,
Comme la houle, la marée montante et descendante,
Comme vas et viens des ondes de l'univers,
Comme la vague qui soulève et engloutit tout à la foi ...

Catastrophe

Rien ne sera plus jamais comme avant.

La catastrophe est arrivée,

Tout a été balayé par un gigantesque blast,

La nuée ardente a tout embrasé,

Et les décombres brûlent encore,

Et une étrange flamme brûle encore dans mon cœur

La désolation de son manteau de cendre a tout recouvert,

Comme elle a recouvert mon âme

Les beaux jours sont à jamais révolus,

La dalle d'un fatal tombeau a enfermé

Les beaux souvenirs d'un été qui ne sera plus

Cathédrales de lumière

Il y eut des cathédrales de lumières.

Il y eut des matins heureux et radieux, des passions sages et patientes.

Il y eut des moments de bonheurs, des instants qu'on voudrait conserver à tout jamais.

Il y eut ton visage plein de jeunesse.

Il y eut de vertes vallées.

Il y eut des montagnes éternelles et la pureté de l'azur.

Il y eut de vol des oies des neiges vers le grand nord.

Il y eut le reflet du soleil de minuit sur des fjords infinis.

Et y eut ton beau regard auquel je rêvais toujours.

Céphalées

Tel Bucéphale, une céphalée s'est affalée sur le siège de ses pensées.

Son poids l'a accablé tel le poids du globe sur Titan.

L'aigle du casque Thiphaine s'est mis à labourer le champ chevelu. Il s'est mis à piocher à coup de bec et à malaxer le cuir de la calotte profane.

L'étau d'airain de Vulcain a fait sentir sa force terrible sur le frêle humain.

Qu'est devenu le triomphal Parsifal en quête du Graal et de la pierre philosophale ?

Il n'est plus que représentant du microcosme, graine de sénevé, poussière ou microcéphale de Micronésie.

Il dodeline doucement maintenant de sa tête dolichocéphale ou acéphale.

Il voudrait décapsuler la chappe formidable de plomb qui lui enserre l'esprit.

Il traîne, atone et las, le poids de sa tête comme boulet de bagnard.

Il voudrait secouer l'auréole "pelliculée", embrasée et attisée constamment par un entêtant soufflet palpitant.

Qu'il voudrait souffler les escarbilles, les flammèches loin de la cime de son crâne.

A Chantal ...

Trop lettre tardive à Chantal Mauduit.

Je vous avais rencontré le jeudi 5 mars de cette année-là.

C'était au Comptoir Joffrin une grande bijouterie de la rue Hermel.

Vous étiez alors l'ambassadrice d'un sponsor de montre de luxe.

Il y avait peu de visiteurs cet après-midi-là.

J'étais venu seulement pour vous voir et vous rencontrer.

Vous ne me connaissiez pas.

Je vous avais vue offrir des autographes, répondant à toutes les questions, toujours avec une infinie patience et douceur, à des personnes venant vers vous.

Une heure auparavant ils n'avaient jamais ouï de vos aventures, ne les découvrant que par le récit de vos exploits lus dans le magasin.

Je m'étais dit intérieurement « *jamais je ne pourrais monter un 8000 m comme vous* ».

Et je pensais « *combien de force morale représente cet ascension* ».

Et j'avais alors exprimé « *combien je vous admire beaucoup* »,

Un peu comme on déclare sa flamme à la femme aimé.

Vous aviez voulu me retenir encore, mais devant tant de gentillesse et de simplicité,

Peut-être par humilité et parce que j'étais impressionné,

Je n'avais voulu vous ennuyer davantage. Par timidité, je m'étais retiré.

Vous m'aviez vraiment charmé et j'aurais voulu être de vos amis.

Mais des scrupules infondés m'avaient retenu ... me disant

Que vous ne pouviez être bien, comme les chamois, que parmi les montagnes,

Et que je n'étais pas de ce milieu.

J'avais aussi compris que vous viviez avec 6 francs 100 sous

A chaque retour dans votre beau pays des Houches.
Vivant comme l'oiseau sur la branche, ne sachant ce que le lendemain
sera fait.
Ne vous préoccupant pas d'avenir, vivant dans l'instant présent.
Vous viviez vous passion entièrement.
Et vous étiez alors, dès cet instant, dans mon esprit,
L'idéal de l'amitié et du dépassement de soi.
Vous étiez dans mon imagination comme un oiseau
Qui voulait monter jusqu'aux cieux,
Comme les goélands désirant atteindre les plus hauts nuages.
Vous étiez le gracile isard voulant atteindre les neiges éternelles.
La sensation en mon cœur, était que vous ne souffriez aucun mensonge,
que vous étiez la pureté même.

Rien qu'une vie de chien

Au fil du temps, la vie trahie, traquée ou détraquée me transperça et me meurtrît.

Des instants bénis furent ravis à jamais du bercement de mes pensées.

Que nous reste-t-il alors des béatitudes d'autant ?

L'existence devint dantesque et se perdit dans l'ancre d'Hadès.

Une longue procession s'ébranla vers de multiples chemins de joie et de souffrance.

Et sonna le glas, le tocsin, l'hallali de mes projets projetés,

Tandis que d'autres avancèrent au son de quels musiques, clairons ou trompettes triomphantes.

Les douceurs nostalgiques de mon enfance se perdirent au contact des aiguilles aiguisées de la vie ...

Notre âme torturée ou damnée, a été à jamais gâchée et brisée, comme la pâte du pain au fournil.

Que demeura-t-il alors de notre innocent et de nos élans juvéniles d'adolescent ?

Tout fut, dans l'infini firmament, qu'indifférence et silence assourdissants, devant l'abîme de notre détresse.

La sarabande des choses de la vie se déroula devant nos yeux ébahis, jusqu'à leur terme.

Nous fûmes spectateurs et acteurs de notre propre pièce,

Sur laquelle tombe le rideau de la mort ou de la vie.

Tantôt des hommes se tiennent la main et s'entraident.

Tantôt, d'autres se supplicèrent et supplicèrent ceux qui suppliaient.

D'autres encore partirent à la recherche des vies et causes perdues,

Tandis que d'autres perdaient la leur.

Que sont devenues nos illusions d'autant ?

Le temps les a emportés.

L'arrache-cœur

Joue, joue avec les cœurs comme les félins avec leurs frêles proies.

Consume les buchers des passions de tes amants foudroyés.

Puis éteins les flammes naissantes de leur espoir par le déluge glacial de tes répudiations.

Amuse-toi, mène le manège, la sarabande de tes prétendants comme Hans le joueur de flûte conduisant les rats vers les sombres douves aux couleurs d'encre.

Etourdis-toi, engloutis-toi dans le noir maelström de tes victoires sans fin.

Tu t'amuses, tu brises les rêves immaculés, tu te ris des serments éternels, tu séduis sans lendemain. Tu plaisantes, en rossant le rose pourpré des joues caressantes de tes prétendants.

Tu romps le jour même, sans remord aucun, les promesses inaltérables de la veille.

Tu t'enivres dans l'euphorie des admirations, des souffrances et des pleurs suscitées, dépendante d'un opium têtu, anesthésiant et fatal.

Tu jongles avec les êtres, accordes ou reprends tes faveurs avec une folle grâce, toujours remplie d'une innocence inconsciente et dénaturée.

Comme un oiseau

Le temps n'eut plus de prise, sur « Aïlite »,
Les ciels s'ouvraient à lui comme après l'orage,
La fumée de la terre se levait de la plaine.
Des nuées ardentes parsemaient, ça et là, le ciel,
Comme de vastes fenêtres sur un au-delà éblouissant.
Les oiseaux tourbillonnaient dans l'immensité,
Amorçant des vrilles apparemment fatales,
Qui toujours se redressaient au dernier instant...

Danser avec toi

Nous dansions ensemble dans un tourbillon sans fin,
Le temps du dialogue s'était dissout dans le fleuve du temps,
Le temps de la rencontre s'était estompé,
Le temps de la communion était venu
Venait le temps de la fusion, de notre Union,
Nous convergions dans l'infini,
Dans une spirale montant sans cesse,
Nous n'étions plus qu'un,
Et nous continuions de tourner sans fin ...
Vers le centre de la Voie Lactée,
Et l'immensité avait enfanté notre amour ...

Delphine

Étais-tu vase et amphore sacrée ?

Le réceptacle de toutes les grâces ou de toutes les féminités ?

Tu étais si lointaine,

Au pays de Shakespeare, où je te découvris.

Telle Shelley, Byron, Oscar Wilde, James Joyce ...

Ariel, le souffle du vent t'entraîna vers des terres éloignées,

Où, maintenant, brille ta fragile lueur,

Dans le royaume de l'Esprit,

Tel un phare éclairant le rivage et les cieux.

Comme l'eau vive

J'entendais le tambourinement de tes larmes
Sur les toits de Paris.
Comme l'eau vive de la source,
Tu coulais en moi, comme eau de Jouvence,
En cette triste fin de dimanche après-midi.

Glaçon

Seras-tu toujours le glaçon coulant sur ma colonne,
Le nœud coulant serrant ma gorge,
L'iceberg acéré déchirant le Titanic,
Le givre immaculé recouvrant mon âme
Mon linceul pour l'autre monde ? ...

Efforts

J'ai 43 ans.

Au bout du chemin sera l'espoir, je le sais,
La lumière sera un jour au bout du tunnel,
Mais en attendant Il faudra toujours renouveler les efforts,
De toute une vie, et de chaque instant,
Avec constance, persévérance,
Humble, patient, dans le temps, et l'espace,
Quelle que soit la souffrance,
Toujours avancer, marcher, ne pas abandonner,
Aussi loin que les pas porteront,
Que le corps tiendra,
Comme Shackleton dans l'Arctique,
Ou Guillaumet dans les Andes,
Etre bien plus qu'une bête,
Ne pas se laisser aller aux moments d'abattement,
Ou qu'ils soient suivis toujours,
D'un regain d'énergie et d'espérance,
Que si je suis las que la route paraît longue,
Que je puisse recommencer encore et encore,
Comme la tisserande sur son métier,
Comme les travailleurs du Kawah Ijen,
Que si les gens me mettent en cause,
Que je ne me révolte pas,
Et je peux croire un jour tous ces efforts seront enfin récompensés.
Que je puisse enfin se consacrer pleinement à ceux qui souffrent.

Feux-Follets

Entre les plates forêts de la Frise et les fulgurances fusantes, il y eut l'ineffable fragrance du feu-follet de votre féminité.

Fûtes-vous une fugue ou une flûte futée, furtive dans le frisson facétieux de février.

Fève de mai, au mois de juin, fîtes-moi la faveur de votre ferveur ?

Fleurirez-vous mon cœur du frôlement votre frêle douceur ?

Serez-vous ma future, ma femme, mon fluet farfadet, ma fiancée ou mon flirt en fleur ?

Benjamin, le 25 mars 1993

Visions arctiques

J'aime la neige qui crisse sous les pas.

Mais en cette saison, tout avait fondu,

Et l'eau avait tout envahi.

Les « floes » avaient remplacés la vaste banquise

Le froid des flaques d'eau transperçait le cuir.

Je marchais vers un horizon fugitif

Et lointain qui, sans cesse, se dérobaît,

Pour un but, éternellement, à venir.

Par moment, ma persévérance se délitait,

Et je souhaitais alors me perdre à tout jamais,

Ou bien servir de plat de résistance à un ours.

Mais j'ai préféré vivre.

Par instant, je voyais ton visage, bas sur l'horizon,

Accompagnant l'orbe solaire, qui jamais ne se couche,

Quand les phosphènes de l'éblouissement se dissipe,

Quand l'espoir revient, et que le soleil se reflétait

Sur les flots cristallisés jusqu'à l'infini,

Quand le vent souffle au-dessus de l'alpha et de l'oméga,

Comme le Verbe de Dieu s'étendant sur l'immensité de la nuit,

Au travers des visions chamaniques des Inuits,

Toujours debout, Je t'aimais et te respectais à l'infini.

Quête du Graal

Je te recherchais, toi qui avait préservé ton cœur et ton âme d'enfant,
Toujours capable d'émerveillement,
Les yeux pleins de merveilles et d'étoiles,
Brûlant du feu romantique de l'espérance,
Capable toujours de rêver ... à de belles choses,
Eternellement capable d'être émue, d'être touchée,
Considérant simplement les êtres humains comme des êtres humains,
Touchée par la beauté, sans préoccupation d'apparence,
Sachant ce qui essentiel est invisible aux yeux,
Que la vraie richesse n'est pas dans les beaux habits,
Ou dans le fait d'être pomponné ou soigné. Mais qu'il est dans le cœur ...
Capable d'aller au bout du monde, à l'aventure, du Tibet au Xingu,
Au Sérenгети, à l'Okavango, en baie de James ou d'Hudson ...
A la découverte de tous les êtres humains.

Mon doux cœur, mon tendre cœur

*Mon doux cœur, mon tendre cœur,
Ma douce amie, ma mie, vers ta douce image, je veux tendre,
Maintes fois, entre mes mains, tes mains, j'ai voulu prendre,
Dans une douce étreinte, en garder, ta pure empreinte,
Que n'habite dans mon cœur, tes yeux d'Olympe.
Captant tous mes regards, tels d'insondables paysages,
Que je voudrais étendre ma main vers les linéaments de ton visage,
Y apposer d'indicibles témoignages de mon affection,
Y effacer toute trace d'affliction,
Pensant à toi, toujours, chaque jour,
Des antipodes, je voudrais te dire mon amour, sans détour.*

Sans queue dessus ni tête dessous et vice-versa

Impondérable, imprévu,
Loi de Murphy, grain de sable,
Trois ratons laveurs, un rat de ville et de champ,
Mulot et surmulot et vous avez gagné le gros ...
Pic épeiche et chat perché,
Pic vert, vert de rage et pied à terre,
Martin pêcheur et Mâtin de Naples,
Marabout, bout de ficelle,
Trois petits chats, chapeau de paille,
Typhoïde, tic nerveux(veuve) de guerre,
Traquet motteux et bouse tourbeuse,
Tubercule et inflorescence,
Cucurbitacée à tige rampante,
Anti-téta, Gabuzomeu et Zorglub,
Pipistrelle et petit rat d'Opéra,
Chausson et croissant chaud,
Chaud devant et derrière,
Hurluberlue et belle du Seigneur,
Cohen et Léonardo de Vinci,
Veni, Vidi, Vici et etc...
Topaloff et Trophirès ...
Marius et Scylla,
Cyclope à pédale,
Adam et Rêve partie,
Techno et costume "crade",
Hue cocotte et minuteur,
Hue Dia, et diatomée,
Foraminifère et fier à bras,

Olive et Popeye,
Blood and Guts,
Hoboken et belle américaine,
Nilomètre d'un kilomètre,
Et un sconse aimant une "ratonne" laveuse.
Levure de bière et enterrement,
Qui se termina en grandes et joyeuses pompes 42.
... Bref, il semblerait que tout cela soit bien décousu.

La toile de la décrépitude

La toile de la décrépitude m'englue dans la déconfiture de ma solitude,
Les sources du Nihil coulent brûlantes dans un monde des turpitudes,
L'absurdité de d'absurdité me plonge dans le néant de la néantitude,
La navritude de l'imbécillitude de la gauchitude tue mes certitudes,
De la bravitude de Ségolène, ne retiens-je que l'améritude ?
Sarko renversera t'il la zen attitude des experts en déclinitudes ?

Je voudrais vous coucher sur un lit de fleurs

Je voudrais vous coucher sur un lit de feuilles et de fleurs,
Et effleurer de mes mains votre doux visage,
Voir de vos beaux yeux, refléter l'azur du ciel,
Et ressentir la douce caresse du soleil sur nos visages heureux.
Bercés par les chants célestes des habitants de la forêt,
Sous la douce protection des fées et des Elfes,
Nous voudrions que cet instant magique demeure à jamais.

Les sources du Nihil

Les sources du Nihil coulent brûlantes dans mon monde d'incertitudes,
Que de problèmes mon esprit et ma solitude cachent et éludent sans fin,
Aurais-je l'aptitude et l'altitude de rejoindre enfin les béatitudes emplies
de gratitudes ?

Je voudrais pourtant tant rejoindre la plénitude des multiples splendeurs
de l'Himalaya !

Sortirais-je de mon hébétude et la ritournelle glaçante de mes
habitudes ?

Ma vie sera-t-elle, enfin, un prélude vers un univers comblé de
sollicitudes ?

Du banc de l'école, retrouverais-je la douce quiétude de mes chères
études,

Et de mes souvenirs, la tendre mansuétude des êtres ayant toute ma
gratitude ?

Lugubre Lugdunum

Les pleurs du ciel s'écoulaient sur les collines de la lugubre Lugdunum.

Le laminoir du fleuve, cloqué par la pluie et la chape plombée du ciel, s'étaient confondus, comme deux murs infinis d'enceinte d'une formidable prison.

Le ruban de mercure du Rhône à l'avance implacable se tordait et se déchirait, sans fin, sur le gué de Saint-Jean.

La basilique de Fourvière, fantasmagorique silhouette dans l'obscurité, avait brandi ses sinistres tours, comme un geste de menace sur la ville.

La Croix-Rousse s'était fardée d'ocre orangé au crépuscule.

L'ennuie et la peur avaient suinté lentement des ruelles étroites et coupantes du quartier de Saint-Jean.

De roucoulantes gorges chaudes avaient bravé la nuit glycolique sous d'obscurs porches borgnes.

Des passants anonymes fuyaient comme des traits courbés et sombres le long de murs lépreux.

Le tic-tac décroissant de pas s'éloignait toujours pour mourir dans la lointaine obscurité.

L'entrée des traboules s'étaient faites regards de fours éteints.

Les noctambules aux tiraillantes motivations s'étaient blottis dans des bars étroits et moites comme de vaginales et protectrices cavernes.

Des bourgeois, tels des tonneaux des Danaïdes, avaient convergé chez Bocuse pour de pantagruéliques bacchanales.

De lourdes tentures s'étaient refermées sur de secrètes fortunes derrières d'austères façades de maisons romaines aux tuiles rouges zigzagantes.

Les sociétés secrètes avaient opéré leurs transmutations alchimiques sous la protection du Grand Architecte.

Les royalistes réunis évoquaient, depuis des lustres et appelaient de tout leur âme confiante, le retour de magnanimes Saint-Louis ou Henri le quatrième.

Les flaques de la place de Bellecour reflétaient tous les spleens de Lyon.

Lugubre Lugdunum qui avait dévoré mes vertes années, pourrais-je jamais t'oublier ?

Benjamin Lisan, le 27 mars 1993

Ma douce à-mie

Ton soyeux papillon, ma mie, se nourrit du doux miel de mon pistil.

Que je voudrais que tu fusses fleur, pétale recevant ma tendre caresse,

Affleurant comme un infime Zéphyr, ta souple et belle étendue soyeuse.

Oh mon Dieu

Odieux Dieux, cruel créateur, perfide providence,
Langue fourchue de l'espérance,
Incohérence de la cohérence divine,
Méchanceté de la fortune,
Destinée cruelle, illusions perdues,
Espoirs envolés et brisés,
Vol de l'amour et de notre existence,
Trahison de l'aimée,
Salissure de tout ...

Oiseau du ciel

Je t'ai aperçu virevoltante dans le ciel
Hirondelle du printemps, alouette de l'été,
Hirondelles des cheminées, pinson des sapins,
Cachée dans les bosquets, dans les prairies,
Les prés, les bocages, les alpages, les jardins,
Les bords de rivières, les ruisseaux, les clôtures,
Les pierriers, les taillis, les futaies, les buissons,
Les champs, les marais, les branches, les ramures, le ciel...
Tu étais ci puis là, puis ailleurs. Tu étais de nouveau là.
Puis soudain tu n'étais plus ici.
Je t'avais vu, mais tu m'avais vu. Tu jouais à cache-cache.
Tu jouais à m'avoir vu et je jouais à me fondre dans le pays.
J'affutais mon affût, tandis que tu lissais ta robe couleur paysage.
Fufute, tu me jouais alors un trille moqueur et un air de flûte taquin ...
Coquine, tu déjouais tous mes pièges, toutes mes approches ...
Espiegle, tu savais me garder à distance respectable ...

Mais je savais qu'un jour je te rencontrerais.

Tout oublier

Il me faudra abolir les années de souffrance,
Il me faudra oublier les années d'enfance,
Le temps des « maltraitances » et des désespérances,
Les jours de prostration et de silence,
De mes confiances naïves et patientes,
Envers celui qui devait être notre protecteur,
Toujours infondées, à jamais perdues.
Il me faudra oublier le temps qui fuit à jamais,
Des rêves non aboutis,
Des espoirs inachevés,
Des années de prison mentale,
Où l'on ne pouvait se confier,
Où je devais tout garder,
Les années de terreur et d'épouvantes,
D'anathème et de haine,
De condamnation sans appel,
Où notre amour, comme une flamme fragile et vacillante,
Était constamment repoussé et soufflé sans pitié,
Les nuits de froid glacial et éternel,
De tempête soufflant sans fin pendant plus de 40 ans,
Il ne faudra oublier tout cela,
Et continuer mon chemin
Toujours vers l'hypothétique Grand Amour,
Pour juste un peu d'amour, de tendresse et un regard caressant ...

A Nicolas H...

Tu étais l'aigle dans le ciel, tu étais loin dans l'azur,
Le préféré des Dieux, le favori de l'Olympe,
Le fils aimé, tu étais tout et je n'étais rien,
Condamné à l'humilité d'une tâche absurde
Dans la grisaille d'un bureau terne
Et à la fatalité d'une existence,
Sur laquelle je n'avais pas prise,
Rêvant encore et toujours de pays lointains
De beaux ciels bleus ensoleillés
Où tout le monde serait heureux.

Autant en emporte le temps

Tout se désagrège dans les sables du désert de Gobi ... comme les murailles de Samarkand.

Tout s'en va au vent, comme la poussière de sable. Ou comme pluie d'étoiles dans le grand mouvement immuable du big-bang.

Il est d'insidieux vitriols dont on ne se remet point.

Il y eu un petit enfant qui, au bord de l'océan, sur les rochers couverts d'écume et des larmes des flots, rêvait aux étoiles et à de belles choses. L'air de la nuit, enrobait d'une fraîche caresse tous objets, les joues fiévreuses et les ombres de la nuit fuligineuse.

Tout respirait d'une sérénité sans nom et tout inspirait au repos éternel. L'espoir était comme les phares de la jetée, comme une lumière dans la nuit.

Il était un petit enfant qui rêvait de tout donner, de tout sacrifier à l'objet de ses pensées.

Sa tête était remplie d'étoiles.

Le Vent du temps a tout emporté.

Benjamin, Bruxelles le 4 Février 1993.

Petits tous

Tu étais tout, je n'étais rien,
Je voulais remplir ta vie de petits tous et de petits riens,
De douces attentions, de petits mots touchants,
Comme des pétales de roses semés sur tes cheveux,
De poèmes sur ton cœur,
De douces brises sur ton visage,
De flammèches, ailes du saint esprit, sur ton âme,
De chatons des peupliers sur le tapis lisse du fleuve,
De fragiles éphémères sur le miroir de l'étang,
De flocons de neige sur le manteau hermine des cimes,
D'oriflammes caressées par les vents de l'ubac du tibet,
Des caresses d'une mère sur le visage de son enfant

Poème à un poème

Pas de peau, les hippo de l'hippo-pool s'en prennent aux crapauds,
Aux ipomées et aux tallipots, de la rivière Limpopo du Congo.

Tandis qu'un berger, dans ses oripeaux, joue du pipeau pour son troupeau.

Tandis qu'un bateau ivre et bordeaux évite, fort à propos, un cargo et un paquebot.

Alors qu'un vert bobo, appelle de son appeau, la sitelle torchepot.

Celle aux yeux pétales de roses à peine écloses

Je t'aurais suivi jusqu'à la lune, jusqu'au firmament,

J'aurais été au bout du monde, pour tes beaux yeux,

J'aurais décroché la lune et la lune,

A ta demande, je t'aurais tout accordé,

Tu m'aurais demandé le sable gris de la Lune, en fusée je me serais envolé,

Tu aurais voulu la mèche d'un loup blanc, dans le Grand Nord je me serais parti.

Tu m'aurais demandé la plume du quetzal, dans l'enfer vert amazonien, je me serais enfoncé ...

Tu m'aurais demandé la rosée du matin, avec un grand filet à rosée, j'aurais été la recueillir.

Tu m'aurais demandé la tulipe noire, dans le désert de Gobie, j'aurais été te la chercher.

A chaque instant j'aurais accompli le moindre de tes pensées ...

Mademoiselle j'aurais fait le tour du monde, pour celle qui, à mes yeux, demeure la plus belle fille du monde.

Randonnée pédestre

Merci pour ces jours d'été si chauds
Pour la luminosité du ciel si bleu
Pour la douce brise qui caresse les visages,
Pour la terre si noire qui s'égrainait doucement entre nos doigts
Pour les meules de foin accueillantes, où nous étions reposés,
Pour la paille dans tes cheveux,
Pour les herbes entremêlées,
Pour les joncs entrelacés,
Et par tes longs doigts mêlés aux miens,
Pour les longs rubans verts que j'avais fait glisser entre tes mains,
Et pour ta présence à mes côtés.

Hymne à la naissance de Raphaël

Dans la mer immense des gerbes huppées,
Les moissons irisées et dorées furent coupées.
A l'aube nostalgique de l'automne,
Dans le doux silence qui chantonne,
Les feuilles couleurs de sienne,
Tourbillonnaient comme amours passés.
Les moments partagés, (très) passés,
Furent vôtres, nôtres, tiennes, siennes.
Bientôt s'approcheraient les promesses des jours meilleurs.
Raphaël venait à nous comme une douce chaleur.
Voici l'instant de Noël où l'enfant rayonne de bonheur.

Paris le 24 Octobre 1994.

Les roses rouges de l'automne

Les roses rouges de l'automne boutonnent leurs pétales,
Effeillant leur belle livrée dans le vent et les rafales,
Leur magnifique robe pourpre s'est tachée de rouille.
Leur belle tenue vermeille, qui la veille encore faisait merveille,
N'est plus que souvenir comme les beaux jours qui s'en sont allés.
Mais un jour, reviendront les martinets et les roitelets,
Les sansonnets et l'envolée des beaux jours d'été.

3 petites fleurs

Trois petites fleurs, une bleu, une rouge, une blanche,
Rayonnaient sur la prairie, dans leurs belles robes,
En petites enfants, bien élevées, [poème inachevé].

L'imparfait du subjonctif me subjugué

Il rêvassait de vous et désirait que vous arrivassiez le plus vite possible auprès de lui.

Il avait agi ainsi pour que nous eussions le temps de riposter, comme un ludion.

Futé, il nous prévint pour que vous fussiez en état d'agir dans la fusée.

Eut-il fallu que je le susse et que le doux subjonctif me subjugué.

Elle nous fait tous tourner en bourrique

Les tourniquets tournoyants tourbillonnaient en hurlant,

La roue de la vie tournait trop vite, comme un moulin endiablé et frénétique,

Qui a perdu la boule d'un régulateur de Watt cosmique.

Les enfants riaient à gorges déployés, à en perdre haleine.

Tout s'était emballé, les freins avaient perdus les pédales.

Les cris angoissés s'approchaient aiguës et s'éloignaient graves de plus en plus vite.

Le monde avait perdu la tête et se promenaient à l'envers.

Les derviches tourneurs en métaux et poteries se taradaient l'esprit sans fin.

Le manège dépassait les limites, visitant des territoires inconnus.

"Merry go round" va court, tourne, ne te retourne point, vole, envole-toi vers l'infini.

L'horloge du cargo de la vie se détraquait à l'île du diable de Tasmanie.

Le passé devenait présent. La future sortie des existences était au fond de l'espace.

Le temps dépassait les murailles des sons étouffées et feutrées.

Tout était accompli.

Paris, le 14 Septembre 1994

Il y a toujours quelque chose qui cloche ...

(Inspiré de la publicité de la Vache qui rit)

Trop gros, trop maigre,
Trop fier, pas assez,
Trop fort, trop faible,
Trop dur, trop mou,
Trop tendre, pas assez,
Trop doux, trop brutal,
Trop sportif, pas assez,
Trop nerveux,
Trop flegmatique,
Trop beau, trop moche,
Trop pressé, trop lent,
Trop actif, pas assez,
Trop généreux, trop égoïste,
Pas assez serviable,
Trop attentionné,
Trop distant, trop collant,
Toujours à mes basques,
Il ne m'écoute pas,
Il est trop bavard,
Il n'a aucune conversation,
Trop indifférent, trop passionné,
Trop dominateur, trop humble,
Il semble qu'il ne soit pas assez équilibré,
Il semble qu'il soit peut-être malade mental,
Trop étrange, sans relief,
Trop dépensier, trop économe,

Trop bête, trop intelligent,
Pas assez cultivé, trop cultivé,
Trop snob, trop vulgaire,
Trop âgé, trop jeune,
Trop cynique, trop naïf,
Trop sérieux, trop décontracté,
Trop conformiste, trop anticonformiste,
Il n'est fait qu'à sa tête mais il n'a pas assez de personnalité,
Trop parfait, pas assez ...

Et j'ai déjà 90 ans !!
Et je ne suis pas encore mariée,

Qu'est-ce que je suis malheureuse !

Violettes Violences ~ Révoltes Voltaïques

Il y eut comme un tremblement de l'homme à la 25^{ième} heure.

Il y eut la triste trémulation stridente des âmes que l'on brisa.

Il y eut des germinals éphémères dans les entrailles trépidantes de la terre.

Il y eut le sourd grondement des cœurs contraints qu'on opprime.

Il eut la lente respiration des volcans qu'on croyait à jamais éteints.

Il y eut le cri dans la nuit d'une génération assassinée et perdue dans un passé à jamais révolu.

Il y eut la vibration invisible des racines de l'univers que l'on tenta d'étreindre désespérément.

Il y eut d'immenses tempêtes intérieures balayées d'amères larmes.

Il y eut des cœurs bondés, bandés puis "dégoupillés" prêts à bondir ou à éclater.

Il y eut le Nabucco retentissant du cœur des esclaves déportés et exilés.

Il y eut l'étrange tressaillement des forêts amazoniennes violées que l'on dépeuple.

Il y eut des âmes d'enfants, confiantes dans les aînés, qu'on dévasta.

Souhaits

Je vous souhaite des choses hyper-supra-archi-extra-ordinaires, par exemple, une maison d'hôte hors normes, style le château-musée de Salvador Dali de Figueras ! Avec des montres molles, des horloges pointeuses couvertes de fleurs multicolores, des plantes carnivores, un jardin ombrophile et mural (avec des grenouilles silencieuses dans des bassins avec des petits jets d'eaux colorées et lumineuses ...), des lasers, une collections de cristaux, des mobiles de Calder, des mobiles à base de boules au bouts de ressorts en acier inox, une salle de bain avec un Manneken-Pis servant de douche, des dauphins robinets, un générateur de bulles (pour les enfants dans la salle de bain), des meubles montés sur ressorts (pour éviter les éventuels, il est vrai, très rares tremblements de terre picard _ d'ailleurs ils sont vraiment très rares !!) Une machine à mouvement perpétuel, une machine électrostatique de Wimshurst (ou un Générateur de Van de Graff, à la rigueur) ... Des bocaux avec des betteraves sucrières picardes naturalisées colorées ... (quelques surgelés Picard dans le congélateur ... et un raton laveur, dans la salle de bain). La cathédrale d'Amiens dans une boule à neige, sur la buffet Henri IV etc... et un téléviseur qui s'éteint tout seul lorsque l'on s'endort¹ ...

¹ <http://www.batiactu.com/edito/un-televiseur-qui-s-eteint-tout-seul-lorsque-l-on--22153.php>